

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1983). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (29), 46–48.



J'attends de tes nouvelles

de Claire Dé

au café-théâtre La Licorne

De tous les textes que j'ai vus portant sur la vie carcérale, il ressortait un arrière-goût de violence et de dépit que la tendresse ne parvenait pas à atténuer. Fallait-il une femme pour nous montrer l'imaginaire et la sensibilité que toute réclusion développe? Dans *J'attends de tes nouvelles*, Claire Dé aborde l'underground de la vie du prisonnier. Dans la solitude de sa cellule, Paul-Émile Bluteau rêve, écrit et vit l'image fascinante de son amour pour une chanteuse qui a donné un spectacle au pénitencier. Cela sert de prétexte pour nous raconter sa vie qui n'est qu'émotions et désirs orientés vers la liberté.

À vingt-six ans, après sept ans de vie carcérale, Paul-Émile est encore un adolescent qui rêve de liberté et d'amour en défiant toute réalité. On se demande même s'il n'y a que l'emprisonnement pour atteindre une telle conscience de soi et loger à l'enseigne de l'optimisme. Chose certaine, c'est dans l'urgence du temps qui passe et dans l'immédiateté de son corps que l'homme peut vivre pleinement l'émotion qui l'assaille. Et Claire Dé nous le fait sentir d'une façon merveilleuse.

Si Daniel Vaillancourt a toute la sensibilité pour rendre ce personnage attachant, il lui manque toutefois la maîtrise du moment unique qui sourd du texte incarné. Roland Laroche a fait une mise en scène sobre et sensible, mais c'est toujours le comédien qui traduit les intentions des artisans qui attendent l'envolée comme des otages.

Syncope

de René Gingras

Une production de
Médium Médium à la salle
Fred-Barry

Un loft. Trois personnages. Le vide. Et la communication peut s'établir. Trois générations. Trois solitudes qui se rencontrent. Et c'est le temps qui obsède. Pit (Paul Savoie), compositeur de trente ans, habite seul. Il n'arrive pas à trouver le beat qui le ferait sortir de l'anonymat. Bacon (Benoît Girard), son propriétaire de cinquante ans, homme d'affaires un peu folichon, vient souvent — à l'improviste — lui raconter ses réussites et ses déboires. François (Alain Zouvi), punk et épileptique de vingt ans, s'installe chez Pit avec un sans-gêne et une arrogance qui choquerait même les plus accueillants.

Sur un fond d'homosexualité latente, nous passons du viol d'intimité et de conscience à la découverte de l'affection et de la tendresse. Pit parvient à trouver ses notes sur le rythme du tricotage de François. Et Bacon se découvre une nouvelle raison de vivre en devenant le producteur de son locataire musicien. Hyper-réaliste par son sujet et son style, la pièce de René Gingras se présente comme un instantané sans début ni fin. C'est de l'émotion qui circule sans cesse entre le dit et le non-dit. Le saugrenu devient le détonateur de la création, et les fantasmes se libèrent. On arrive à ce mouvement vers, à l'amour de soi, des autres.

Étonnant et envoûtant par le ton et la problématique, ce texte nous révèle un nouvel auteur rempli de talent. Et quand la production est impeccable. Que la mise en scène est intelligente et subtile. Que les comédiens sont extraordinaires. Il faut se réjouir de ce nouveau souffle qui anime notre théâtre.

Le grand poucet

de Jean Barbeau

à la salle Fred-Barry

Ce western abitibien de Jean Barbeau nous plonge au coeur de ce «pays temporaire» et excessif né non d'une folle aventure, mais d'une gigantesque conspiration des pouvoirs en place qui ont exploité la naïveté des gens. Coincés entre le rêve impossible et la fatale réalité, les personnages tentent de vivre en s'évadant dans l'atmosphère d'un hôtel et les vapeurs de l'alcool. À travers Roger, ex-champion local du club de hockey qui n'a pas été engagé dans Ligue nationale, c'est l'échec de toute une collectivité qui vit dans l'aliénation et la dépossession. Toutes les conditions de la vie abitibienne sont évoqués avec justesse et pertinence. Ce coin de pays où l'exploitation et le chômage cohabitent pernicieusement et diminuent l'homme, est peut-être le plus sûr barème qui annonce le cul-de-sac de notre rêve nationaliste.

Champion, victime inconsciente d'une enfance mal vécue, mourra sous les balles de la police à la suite d'une prise d'otage. La loi et l'ordre s'imposeront comme balises à la fougue de ceux qui veulent changer leur destinée. Et si la plupart des personnages sont dessinés à gros traits, c'est pour mieux nous faire sentir le globalisme de ces isolés qui vivent dans les pénibles conditions d'une fausse «terre promise».

Avec cette pièce, Jean Barbeau continue l'exploration de notre âme collective. Ce scénario de la défaite dans une mise en scène enveloppante (nous sommes aussi les clients de l'hôtel) de Claude Maher nous atteint profondément. Ceux qui connaissent l'Abitibi retrouveront une vérité implacable. Les autres découvriront les débordements d'un pays en sursis.

De haut en bas
et de g. à d.:

Yvon Leroux
Béatrice Picard
Monique Aubry
Roger Garand
Jean-Louis Millette
Marcel Leboeuf
Linda Sorgini
Ronald Guèvremont



En ville

Photo : André Panneton



Syncope

De g. à d.:

Paul Savoie
Benoît Girard
Alain Zouvi

Jacques Girard
et
Jacques Leblanc



Roméo et Julien

Roméo et Julien

de Jacques Girard et
Reynald Robinson

une réalisation du
Théâtre de la Bordée
au Théâtre d'Aujourd'hui

Cette pièce à sketches fait l'inventaire de certains aspects de la masculinité. De l'enfance à l'adulte, l'homme découvre et se conforme inconsciemment aux images véhiculées et auxquelles il devrait ressembler pour devenir le macho parfait. Tous ces aspects artificiels et souvent tabous sont démontés et démontés avec humour et subtilité par *Roméo et Julien*. Comparativement aux pièces féministes qui prêchent l'engagement et dénoncent jusqu'à satiété, celle-ci ne fait que donner des instantanés d'une condition qui peut changer au gré des modes ou des volontés. (Exception faite de la dernière partie qui moralise naïvement sur le passé et le devenir de la paternité. Ces bonnes paroles de mâles repentis me semblent toujours hypocrites et justificatives.)

Suite à la compétition macho entre le «cowboy» et le «cauboy», nous nous retrouvons en présence de Roméo Savio, enfant de coeur masochiste qui amplifie son malheur pour le bonheur du petit Jésus. Puis dans la deuxième partie, nous quittons les stéréotypes pour aborder d'une façon caricaturale l'évolution du mâle. Des premières impressions sur le sexe, nous passons à la première «crossette» pour ensuite monter dans l'arène de boxe — c'est le refoulement final.

Agrémentés de chansons très amusantes, ces sketches sur la condition masculine ne sont que les prémices d'une réflexion qui demanderait à être approfondie. Mais la mise en scène de Claude Binet et la performance des comédiens (Jacques Leblanc et Jacques Girard) restent au niveau du clin d'oeil moqueur et non-engageant.

En ville

de Élizabeth Bourget

à la Compagnie Jean Duceppe

Le Montréal des années 30, c'était la crise. C'était aussi la fin de la naïveté. Le début des «soirs rouges». Le pouvoir de l'argent remplaçant le pouvoir de la terre. En fait, nous découvrons les réalités urbaines. Comme si nous étions passés de la compréhension du veau à l'incompréhension du patron. De la liberté de la friche à l'oppression de l'usine. Si Violette et Camilien ont vingt ans dans cette ville en devenir et si les rêves de l'enfance cèdent le pas à la détermination de l'adulte, c'est sans doute pour mieux nous montrer les enjeux cycliques de tous changements.

En ville, c'est des flashes qui nous assaillent continuellement. Et la douce tranquillité bucolique a toujours figure de rétro. Donc Montréal en crise, en 1930 ou en 1982, revit les mêmes sensations. Les gens luttent contre le même pouvoir, les mêmes robots et imaginent de la même manière des solutions pour s'en sortir. Élizabeth Bourget a su habilement faire ressortir les points de cette similitude qui oblige chaque génération à se situer dans l'histoire quotidienne. Sa Violette fraîchement sortie de la campagne et confrontée à la ville est le personnage le plus consistant de la pièce, et les autres sont là en clichés comme pour nous prévenir du danger qui guette chaque citoyen: le numéro de chaque fonction, de chaque situation.

Cette fresque historique se déroule dans un superbe décor conçu par Denis Rousseau qui nous entraîne dans les méandres de la ville. La mise en scène de Gilbert Lepage est sobre et révèle toutes les ressemblances entre le passé et le présent qui nous habitent. Quant aux comédiens, ils rendent subtilement ces événements de 1930 qui se reflètent aujourd'hui dans notre sensibilité.

La mandragore

de Jean-Pierre Ronfard

au Théâtre du Nouveau Monde

Dans sa facture, *La mandragore* nous rend nostalgique du Grand Cirque Ordinaire, et Raymond Cloutier (Ligurio) n'y est pas étranger, lui qui semble être le seul à comprendre le rythme de cette farce assez poivrée pour les biens-pensants. Mais on s'ennuie du Ronfard vu en roi boiteux dans la cour de l'École Nationale de Théâtre. Comme s'il s'était contrôlé pour être certain d'être joué au T.N.M. (où l'on semble s'enliser dans le respect du public et des subventions). S'inspirant de *La Mandragola* de Machiavel, l'auteur crée une pièce qui, dans sa structure classique, porte plusieurs niveaux de langage. C'est là la seule originalité de ce texte qui s'intéresse aux mythes sans les renouveler même si l'on sent le plaisir de tous bons élèves à surpasser ou égaler ses maîtres.

Le propos est simple: Callimaco est un Don Juan qui rêve de sa voisine Lucrezia. Comme celle-ci, mariée au stupide Nicia, ne peut avoir d'enfant, il utilise les talents de son ami Ligurio pour entrer dans le lit de sa bien-aimée. Il lui fait boire le (supposé) suc de la mandragore qui lui rendra la fécondité et fera mourir l'homme qui aura des relations avec elle dans la semaine qui suivra. Déguisé en clochard, Callimaco copule ainsi avec l'objet de son amour, mais en devient vite la victime puisqu'elle se révèle une nymphomane.

Si la comédie de Jean-Pierre Ronfard suscite plusieurs réserves, il faut aussi reconnaître qu'elle correspond à un besoin d'oublier et de rire. La mise en scène de l'auteur s'avère des plus efficaces. Pleine de rebondissements et de clins d'oeil, elle nous rappelle constamment que nous sommes dans une atmosphère sexuelle et que la folie l'emporte sur la raison. □